

# La médecine au XVII<sup>e</sup> siècle à travers la correspondance de Mme de Sévigné\*

par le Dr Isabelle GALLICE\*\*

Née le 5 février 1626 à Paris, Mme de Sévigné mourut le 6 avril 1696 à Grignan. Elle devint célèbre après sa mort sans jamais l'avoir souhaité. Le hasard voulut que sa correspondance privée, écrite sans le moindre souci d'une éventuelle publication, devienne par la suite un monument littéraire très précieux.

Mme de Sévigné commença d'écrire le jour du départ de sa fille Françoise en février 1671, instant tragique pour la marquise qui avoua plus tard :

*« Cette séparation me fait une douleur au cœur et à l'âme que je sens comme un mal du corps. »* (18 février 1671.)

Remercions les circonstances qui ont permis l'éloignement de l'être cher et qui, par là-même, ont fait éclore sur le papier le talent d'une femme qui, sans cela, serait tombée dans l'oubli.

Parcourant chacune de ces lettres comme un document presque journalistique sur la vie quotidienne au Grand Siècle, nous avons découvert dans cinq cents lettres environ, sur les mille trois cent soixante-douze que nous possédons, un trésor de renseignements concernant l'actualité médicale de l'époque. Cher à Mme de Sévigné, le thème de la santé revient très souvent au fil des pages.

Chaque siècle connaît ses misères ; le XVII<sup>e</sup> eut à subir la variole et le paludisme que l'on appelait alors « petite vérole » et « fièvre tierce, fièvre quarte, double tierce et double quarte ». Versailles qui, pendant la construction du château, était un gigantesque marécage, fut en proie à une grande épidémie paludéenne :

*On rapporte la mortalité prodigieuse des ouvriers, dont on emporte toutes les nuits, comme de l'Hôtel-Dieu, des chariots pleins de morts. »* (12 octobre 1678.)

---

\* Séance du 24 janvier 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

\*\* Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, 290, route de Vienne, 69373 Lyon Cedex 08.

Les mieux nantis souffraient d'autres maux. L'apoplexie, la goutte et la gravelle n'épargnaient pas ceux qui abusaient de gibiers, de volailles et autres mets délicats copieusement arrosés de vins de Champagne et de Bourgogne. Un bel exemple d'aphasie de Broca nous est rapporté :

*« M. Chapelain se meurt : il a une manière d'apoplexie qui l'empêche de parler ; il se confesse en serrant la main ; il est dans sa chaise comme une statue : ainsi Dieu confond l'orgueil des philosophes. »*  
(13 novembre 1677.)

Quel que soient les symptômes, la médecine mettait à disposition le traditionnel trépied thérapeutique : lavement, purge et saignée. A cela s'ajoutait toute une gamme de médicaments ; véritable caverne d'Ali-Baba, la cassette à pharmacie de notre chère marquise nous en livre tous les secrets. Séné, casse et rhubarbe font à merveille pour une bonne purge ; on boit chaque jour l'eau de cerise et l'eau de thym agréablement alcoolisées et on garde en réserve le cognac, l'absinthe, l'opium, la pervenche et l'eau d'arquebusade. Un engouement sévit pour les préparations secrètes comme le baume tranquille, l'eau de la reine de Hongrie et la célèbre thériaque. De petits flacons remplis de précieuses substances s'échangent entre amis dans le secret des antichambres.

La pharmacopée comporte également des produits dont, à l'évidence, on apprécie plus le haut pouvoir symbolique que les propriétés chimiques. Citons le lait pour son effet adoucissant, le bouillon de vipères utilisé comme fortifiant et l'huile de scorpion réputé anti-poison. L'or, quant à lui, nous amène aux confins de l'alchimie et de l'escroquerie ; les plus riches paient fort cher une solution d'or potable qui, en fait de ressemblance avec le précieux métal, n'en a que la couleur.

*« Ne dirait-on pas que pour vivre il n'est rien tel que d'être riche. »*  
(13 octobre 1677.)

Des produits nouveaux font leur apparition sur le marché ; l'antimoine, l'ipéca et le quinquina déchainent les passions ; le chocolat, le thé et le café embarrassent les esprits : faut-il les remiser dans la cassette à pharmacie ou dans le buffet de la cuisine ? Mme de Sévigné apprécie son café le dimanche matin, auquel elle ajoute « du bon lait bien écrémé » et un peu de sucre et qu'elle appelle son « café laité » ou son « lait cafeté ». Le chocolat, au contraire, ouvre la porte à toutes sortes de fantasmes ; n'a-t-on pas vu Mme de Coetlogon accoucher « d'un petit garçon noir comme un diable et qui mourut » pour avoir trop pris de chocolat pendant sa grossesse ?

La médecine disposait d'une autre flèche à son arc : le thermalisme. Vichy et Bourbon étaient des zones de villégiature où de riches créatures côtoyaient de beaux esprits dans les confortables salons des hôtels de luxe. Mais à cette clientèle de touristes, il fallait ajouter « la foule des estropiés venus chercher du secours dans la chaleur bouillante des puits ». Vichy accueillait surtout les dyseptiques et les migraineux ; Bourbon était spécialisé « dans les maladies des nerfs, de l'estomac et du bas-ventre. »

La cure de boisson débutait à 6 heures du matin. L'âpreté des eaux laissa échapper un cri de dégoût à la marquise :

*« J'ai donc pris des eaux ce matin ; ah ! qu'elles sont mauvaises ! »*

Puis vint la douchè qui fut vécue comme une « assez bonne répétition du purgatoire ». Heureusement, le médecin thermal se tenait là derrière un rideau pour soutenir le moral de sa patiente et prêter l'oreille à ses confidences intimes. Avec trois siècles d'avance, il préfigure nos actuels psychothérapeutes.

De tous temps, les hommes ont confié leur santé tantôt aux médecins, tantôt aux empiriques. Mme de Sévigné n'a pas échappé à cette règle, d'autant qu'à cette époque la distinction entre médecine officielle et médecine parallèle était pour le moins artificielle, chacune souffrant de la même ignorance.

Notre marquise eut la chance de côtoyer de grands médecins comme Fagon ou Pecquet. Elle nous a légué le témoignage amusant d'une consultation du célèbre Fagon. Après avoir examiner Mme de Grignan pour une lassitude générale, le grand maître déclara tout net :

*« qu'il espérait qu'elle pourrait se remettre; mais que si elle ne se rétablissait pas, elle irait toujours de mal en pis. »*

Rompant avec la tradition, les médecins qui furent appelés au chevet de notre marquise utilisèrent très peu la saignée. Leurs prescriptions se limitaient souvent à des mesures diététiques. Certains expérimentaient de nouveaux remèdes : Helvétius soulageait les dysentériques grâce à l'ipéca ; Talbot enrayait le paludisme avec le quinquina ; Mme de Sévigné se fit le porte-parole de la gente médicale en alerte :

*« Talbot croit qu'il viendra à bout de tout. Si cela est, j'admirerai la bonté des médecins de ne pas le tuer, assassiner, déchirer, massacrer; car enfin, les voilà perdus: c'est leur ôter la vie que de tirer la fièvre de leur domaine. » (15 mars 1680.)*

Notre marquise eut une préférence manifeste pour les empiriques et les charlatans. Habile, elle sut choisir les plus sérieux, évitant soigneusement les arrivistes qui, comme Carette, prétendaient guérir tous les maux, y compris les incurables, à coup de potion secrète. Sa préférence allait à ceux qui, tels Mme Fouquet, brillaient par leur probité et leur dévouement. Les capucins avaient gagné sa confiance. Ils se distinguaient par leur sens de l'observation et leur humilité qui les guidait vers l'absention thérapeutique quand tout espoir était perdu ; en tant que moines, ils procuraient alors le dernier soulagement par la prière et par l'opium. Toutefois, il leur arrivait de s'égarer dans le domaine du surnaturel en manipulant la fameuse poudre de sympathie censée guérir à distance.

Parvenu aux termes d'une présentation globale de la médecine d'alors, dressons l'anamnèse de notre gracieuse épistolaire.

« Cette belle santé si triomphante » dont se vantait notre marquise se dégrada pour la première fois en l'année 1671, année funeste marquée par le départ de sa fille. Ce fut d'abord l'incommodité des vapeurs accompagnant la ménopause ; le mal n'était pas très grave et le cousin de Bussy tenta de rassurer sa parente dans un billet un peu grivois où il était question de « femmes d'un bon tempérament, demeurées veuves de bonne heure et qui, s'étant un peu contraintes, étaient sujettes à des vapeurs ». Et il conseillait à sa cousine d'user d'un galant plus que de vin émétique.

Beaucoup plus sérieux fut le rhumatisme qui cloua notre marquise au lit pen-

dant un mois, à l'aube de l'année 1676. Mme de Sévigné avait juste cinquante ans ; elle ne se reconnaissait plus.

*« Jamais une femme n'a été humiliée ni plus traitée contre son tempérament. »* (27 janvier 1676.)

Tout commença par une violente douleur qui l'empêchait de « remuer le côté droit » et qu'elle prit d'abord pour un simple torticolis. Mais bientôt l'inflammation gagna les « bras, les jarrets et les pieds » qui étaient « gros et enflés ». Le mal était très douloureux, laissant la patiente « sans repos et sans sommeil ». A cela s'ajoutait une grande asthémie et une fièvre qui dura trois semaines. Un repos strict au lit fut prescrit, agrémenté d'une diète, de saignées et de cataplasmes. On conseilla de faire « suer les mains à la fumée de beaucoup d'herbes fines », la transpiration étant « le remède le plus salutaire ».

La convalescence fut longue. Une certaine raideur articulaire persista avec un dérouillage pour la mise en route.

*« La contrainte offense un peu mes genoux, mais en marchant cela passe. »*

Seule la cure à Vichy apporta une nette amélioration.

Dix ans plus tard, la marquise fut à nouveau immobilisée en raison d'un ulcère à la jambe. De simples « égratignures » s'étaient transformées en ulcères à cause d'une insuffisance veineuse. On prescrivit « le repos, la jambe en l'air, dans une chaise », et on appliqua divers topiques : baume tranquille et onguent noir sans succès. C'est une dénommée Charlotte qui fit des miracles en enveloppant la jambe de « pains de rose trempés dans du lait bouilli ». La patiente promet de rapporter à sa fille une belle jambe « à la Sévigné ».

Un exposé plus long nous permettrait de dresser également l'histoire médicale des enfants de notre marquise et de sa grande amie, Mme de La Fayette. La comtesse de Grignan est un exemple précieux de pathologie gynéco-obstétricale. Il y aurait beaucoup à dire sur l'indication de saignée face à des méno-méthroxygies de la ménopause.

*« Étrange remède ! qui fait répandre du sang quand il n'y en a déjà que de trop répandu ; c'est brûler la bougie par les deux bouts. »*

On comprend aisément que la petite vérole n'ait eu aucune peine à emporter cette pauvre femme à cinquante-sept ans.

Son frère, Charles de Sévigné, eut à souffrir des excès liés au libertinage. Voulant mener de front deux liaisons biens épuisantes, l'une avec Ninon de Lenclos, l'autre avec la Champmeslé, il se trouva brutalement à cours d'argument au pied du lit. Ninon clamant bien haut :

*« qu'il n'était qu'une âme de bouillie, un corps de papier mouillé et un cœur de citrouille fricassée dans la neige. »*

Il se mit en mesure de corriger cette réputation auprès de la duchesse de Ville-roy. Par malheur, il fut cette fois-ci

*« fricassé dans une sauce de si haut goût »*

qu'il contracta une grave maladie vénérienne.

Voilà un aperçu du témoignage que nous a laissé Mme de Sévigné sur la

médecine de son temps. Sa naïveté, son sens de l'observation, son humour acerbe donnent un éclairage varié sur l'univers médical. Nous pourrions terminer cet exposé sur un mot de la marquise qui résume assez bien l'ambivalence régnant alors à l'égard du corps médical.

*« Ah ! que j'en veux aux médecins ! Quelle forfanterie que leur art ! On me contait hier cette comédie du Malade Imaginaire, que je n'ai point vue : il était donc dans l'obéissance exacte à ces messieurs ; il comptait tout : c'était seize gouttes d'un élixir dans treize cuillerées d'eau ; s'il y en eût quatorze, tout était perdu. Il prend une pilule ; on lui a dit de se promener dans sa chambre ; mais il est en peine, et demeure tout court, parce qu'il a oublié si c'est en long ou en large : cela me fit fort rire et l'on applique cette folie à tout moment. »* (10 septembre 1670.)

## RÉSUMÉ

La correspondance de Mme de Sévigné livre des renseignements précieux sur la médecine au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans cet exposé, l'auteur présente successivement les grands fléaux de l'époque, la pharmacopée, le thermalisme et les médecins et charlatans. Il s'ensuit une étude sur l'histoire médicale de la marquise et de ses deux enfants.

*The letters written by Mme de Sévigné provide very good informations about medicine in the XVII<sup>e</sup> century. The author studies first the great diseases of that time, then drugs, water-cure and doctors. She comes to end with the medical history of Mme de Sévigné and his two children.*

